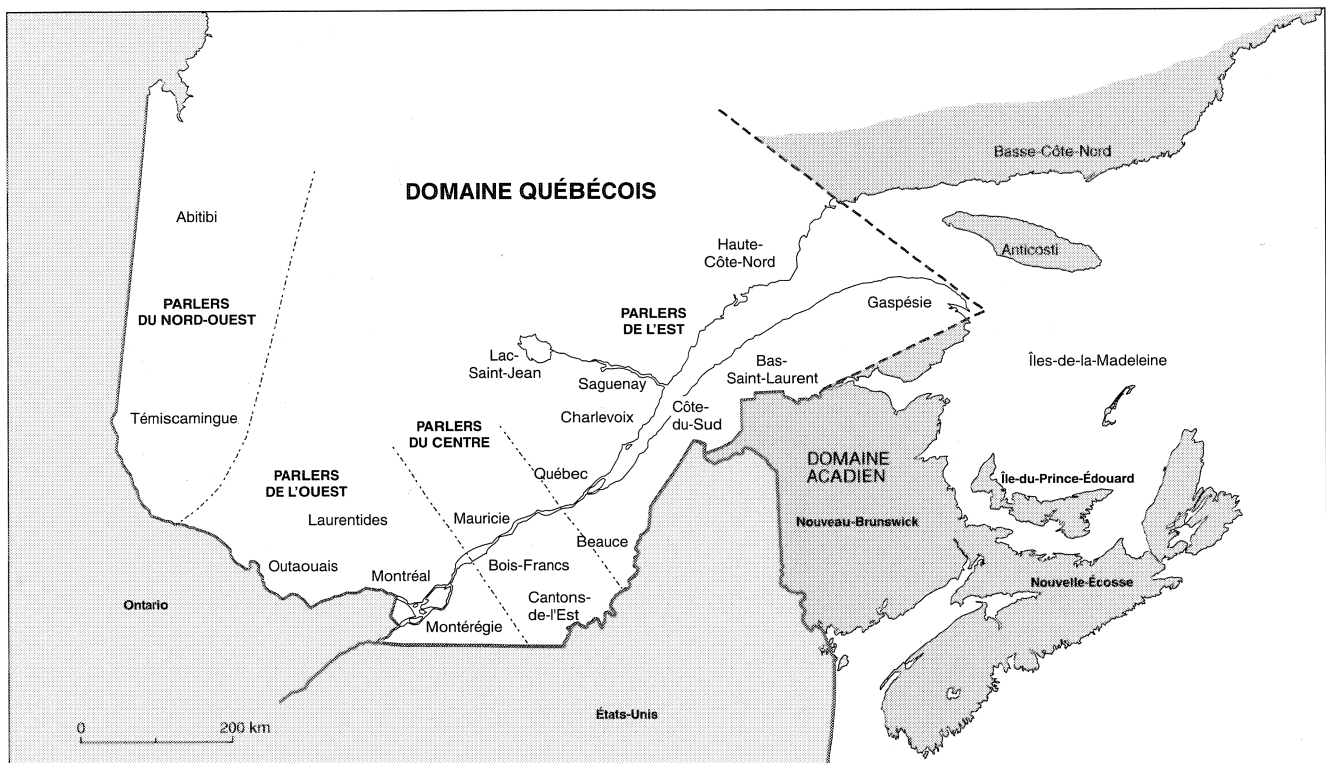


DIALANGUE

BULLETIN DE LINGUISTIQUE
volume 10, avril 1999

Unité d'enseignement
en linguistique et en langues modernes
Université du Québec à Chicoutimi

ÉTUDES DE GÉOLINGUISTIQUE QUÉBÉCOISE



© Thomas Lavoie et Michelle Côté, Université du Québec à Chicoutimi

- ARTICLES • COMPTE RENDU • ACTUALITÉS LINGUISTIQUES
- MÉMOIRES ET TRAVAUX DE PREMIER ET DEUXIÈME CYCLES

Diane LAMONDE
LE MAQUIGNON ET SON JOUAL :
L'AMÉNAGEMENT DU FRANÇAIS QUÉBÉCOIS

Montréal, Éditions Liber, 1998, 216 p.

Michelle Loslier
Université de Sherbrooke

Diane Lamonde est réviseuse linguistique. Dans l'ouvrage dont il est question ici, elle s'oppose, sur un ton sarcastique, aux *aménagistes* de la langue, c'est-à-dire à ceux qui souhaitent que l'on considère et que l'on présente le français québécois comme une variété autonome (nationale) du français. Ce sont ces linguistes que Lamonde appelle *maquignon* [s] – est-il besoin de rappeler ici que le terme désigne un « marchand (de chevaux) peu scrupuleux, trqueur, malhonnête » ?

Dans une préface de six pages, Jean Larose se range aux côtés de Lamonde, contre les aménagistes du français québécois qui, dit-il, veulent « enlever le français aux Québécois ». L'aménagement du français québécois, dit encore le préfacier, revient à normaliser les fautes et mène donc à l'aliénation ; cet aménagement consiste à rassurer les cancre et à leur faire croire qu'ils n'ont rien à se reprocher. Larose dit de cet ouvrage qu'il s'agit de « la plus importante contribution de ces dernières années au débat sur la langue québécoise ».

En avant-propos, Diane Lamonde précise qu'elle dénonce non pas le joual, mais le maquignon, et qu'elle n'est pas une « partisane d'un alignement inconditionnel sur la norme parisienne ». Elle dit répliquer, en fait, à Marty Laforest (*États d'âme, états de langue*, Québec, Éditions Nuit blanche, 1997), *maquignonne* qui, comme ses semblables, est une « spécialiste de la demi-vérité et du trompe-l'oeil ».

Dans la première partie de son ouvrage, intitulée « La tentation dirigiste », Lamonde affirme que le français québécois est une variété régionale et non nationale ; ainsi, les « expressions dialectales du français québécois », juge-t-elle, ne sont pas légitimes. Or les aménagistes essaient précisément, ajoute l'auteure, de créer un (faux) sentiment d'autonomie du français québécois par rapport à la France. Lamonde reproche aux aménagistes – qualifiés de *québécoisants* ou de *gauchisants* – de causer une coupure, d'isoler les Québécois du reste de la francophonie, rejetant la norme du français standard au profit d'une pseudo-norme québécoise. Voilà l'erreur grossière sur laquelle se base la pensée aménagiste, décrète l'auteure. Lamonde voit une tautologie dans le raisonnement des aménagistes, dont elle résume ainsi les propos : « le bon français québécois, c'est le français des Québécois qui écrivent bien ; et bien écrire, c'est employer le bon français québécois » (p. 63). Ces mêmes aménagistes refuseraient d'admettre les « dégâts » qu'a fait la Conquête, préférant accuser les puristes, lorsqu'il s'agit d'expliquer le sentiment d'infériorité des Québécois par rapport à leur langue. Lamonde va jusqu'à prêter aux aménagistes les allures d'un monstre menaçant, une espèce de danger public : les véritables joualisants, remarque-t-elle, ne sont pas les écrivains – tels que Michel Tremblay – mais bien les linguistes. L'entreprise d'aménagement du français québécois – et la publication de dictionnaires qu'elle entraîne – est l'œuvre de dictateurs sans arguments valables, juge l'auteure, qui entretient une certaine confusion entre *description* et *prescription*. Lamonde considère en fait qu'on ne peut réunir dans un dictionnaire le français standard (tout de même utilisé au Québec) et les québécoisismes, s'inquiétant de la marque que l'on donnera – ou que l'on ne

donnera pas— à ceux-ci. En considérant égales toutes les variétés du français, les aménagistes aggraveraient «l'insécurité linguistique et les cafouillages langagiers qu'elle entraîne». Pour terminer cette première partie de l'ouvrage, Lamonde accuse les instigateurs du projet d'un dictionnaire général du français québécois d'avoir forgé le plan en catimini, s'évitant ainsi l'opposition et la critique, inventant un consensus et faisant fi de l'opinion générale, ignorant le désir et le besoin réels des Québécois.

La seconde partie de l'ouvrage, plus courte, s'intitule «Anglicismes, mode d'emploi». L'auteure, à coups d'exemples, soutient que le français québécois est truffé d'anglicismes, contrairement à ce que voudraient laisser croire les aménagistes, qui préféreraient pointer du doigt les emprunts à l'anglais que fait le français de l'Hexagone. Pour être honnête, un ouvrage décrivant le français québécois, dit l'auteure, se doit de relever un grand nombre d'anglicismes, dont beaucoup de calques. Or la présence d'un tel ouvrage dans les classes, craint Lamonde, mystifiera les élèves, qui ne sauront plus distinguer un québécisme d'un fait de langue appartenant au français standard. L'auteure consacre plusieurs pages de cette seconde partie à dénoncer le *maquignon*; prétendre décrire le français québécois implique certaines tricheries, juge-t-elle. Par exemple, l'usage d'un mot comme *plogue* ne peut être rapporté de façon réaliste dans une phrase qui respecte les normes du français standard. L'auteure juge que les aménagistes, parfois «francophobes», jouent à l'autruche, ignorant volontairement certains faits de langue. Ceux-ci useraient du *deux poids, deux mesures*, jouant les puristes lorsqu'il est question d'anglicismes de France et rejetant tout jugement normatif quand il s'agit d'anglicismes québécois.

En résumé, Lamonde souhaite un alignement du français québécois sur le français en usage dans le reste de la francophonie —présupposant, notons-le, une homogénéité dans la francophonie, homogénéité qui n'exclurait que les locuteurs du français québécois. Par ailleurs, l'auteure juge que le projet d'un dictionnaire général du français québécois est vicieux, ne pouvant résulter qu'en une supercherie, un «amalgame de français trafiqué et de joual toileté». Un tel dictionnaire créera une illusion, affirme l'auteure: les linguistes dont le but est de rassurer les locuteurs ne peuvent renseigner honnêtement. L'invention d'une norme québécoise serait superficielle, soutient-elle, puisque le modèle des locuteurs québécois, en situation officielle, est le français standard. Dans la conclusion de son ouvrage, Lamonde dit souhaiter que les lexicographes proposent un «dictionnaire de langue française adapté aux besoins des Québécois». Elle demande, encore, pour «illustrer la merveilleuse aventure du français en Amérique», un dictionnaire «purement descriptif». Un tel dictionnaire, ajoute-t-elle, permettrait aux étrangers de «trouver tout le vocabulaire qu'il faut pour comprendre la littérature québécoise».

On perçoit dans les propos de Diane Lamonde un certain mépris —ou du moins un sarcasme insistant— à l'égard de la langue en usage au Québec. L'auteure, d'ailleurs, cesse parfois momentanément sa dénonciation des aménagistes pour s'en prendre à des traits du français *québécois*; elle se plaît à pimenter son texte en illustrant avec dérision des «usages fautifs»: «Car il en va du joual comme du naturel: chassez-le et il revient-z-au galop», «[...] ça s'écrit comment au fait *min que j'yalle...*?». Voici un autre exemple, où l'auteure compare, sur un ton ironique, les emprunts (à l'anglais) du français québécois à ceux du français de l'Hexagone: «nus aut' au moins on fa' pas exipra'». Une prémisse implicite du discours de Lamonde veut que le *français québécois familier* soit d'un niveau inférieur au *français familier*, comme on le comprend dans l'extrait suivant: «Français familier... plaisant euphémisme. Il serait plus juste en fait de parler de français *québécois* familier, ce qui est évidemment tout autre chose» (p. 95). L'auteure suggère de plus que de classes socio-économiques équivalentes, les Français maîtrisent mieux la langue que les Québécois. On peut donc reprocher à Lamonde de poser sur le français québécois un regard qui manque d'objectivité, étant de toute évidence atteint par le préjugé populaire qui classe hiérarchiquement les variétés du français.

Par ailleurs, l'auteure tient parfois des propos paradoxaux. Par exemple, à la page 176, elle se moque de l'idée «loufoque» selon laquelle le français québécois pourrait être contaminé par les anglicismes du français hexagonal; si le français de France n'a pas pu nous franciser, dit-elle, il ne pourra certainement pas nous

angliciser. Mais à la page 161, on peut lire: «Petite lacune dans le *briefing* de monsieur Rey: ce sont au contraire les Québécois qui ont imité les Français en adoptant *week-end*» et à la page 178, l'auteure note, pour illustrer qu'il est faux que les Québécois refusent de parler comme les Français, l'introduction dans le vocabulaire québécois d'anglicismes «hexagonaux» tels que *week-end* (fin de semaine), *stand* (kiosque), *match* (partie)...

Dans *Le maquignon et son joual*, qui peut inspirer, au fil de la lecture, une certaine impression de redondance, l'auteure adopte un ton parfois cinglant, dont voici une dernière illustration: «Chez le tenant du français québécois, la profondeur du propos n'a d'égal que l'admirable continuité de la pensée». Bref, l'ouvrage de Lamonde, semble-t-il, ajoute bien peu à un débat qui paraît vouloir tourner en rond et qui est particulièrement stérile quand le mépris se met de la partie.